

Anaïs et l'ombre du passé

MYL BERSAL

Edition Scripta

Du même auteur :

- Hécatombe pour un serment, Éditions Scripta, 2013
- Le carillon, Éditions Scripta, 2014
- Isabelle ou l'obsession funeste, Éditions Scripta, 2014
- Des taches sur la barrette, Éditions Scripta, 2014
- Impasse au quatrième, Éditions Scripta, 2014
- Récits insolites, Éditions Scripta, 2014
- En cette nuit de décembre..., Éditions Scripta, 2014
- Au détour du chemin, Éditions Scripta, 2014
- Le secret du jardin caché, Éditions Scripta, 2014
- L'assassin joue au dé, Éditions Scripta, 2014

« Le passé est immuable, l'avenir est incertain »

Cicéron

À Louis SALUS, mon époux, que je remercie pour son aide efficace. Sans sa patience et sa conviction, ce livre, comme les autres, ne serait qu'un... « tas de feuilles enfermées dans un placard ».

Première partie

I

Dans cette fraîcheur matutinale de mars, on ressentait un je-ne-sais-quoi dans l'air qui présageait l'éveil de la nature. L'herbe était plus drue et plus verte ; les arbres, encore dénudés, paraissaient plus fermes, tendant vers le soleil leurs branches constellées de pointes émeraude, avides de cette sève nourricière qui courrait dans leurs mille et un vaisseaux.

Sur la route goudronnée, une femme marchait d'un bon pas, emmitouflée dans son épais manteau de laine noire, les mains gantées enfoncées dans les poches, un feutre noir ne laissant passer que quelques mèches blanches, le visage ovale légèrement hâlé, égayé de beaux

yeux noisette pétillants de vie. Mademoiselle Anaïs de Montsagame rentrait de sa promenade matinale, prélude de toute nouvelle journée. Elle regarda la haie impeccablement taillée cachant un parking qui, aux jours de visite de la gentilhommière, permettait, sans trop dénaturer le site, d'accueillir les cars et voitures des visiteurs, - modernisme et ancien devant cohabiter.

Elle poussa, à droite, la petite porte de l'immense portail dont les vantaux pleins, rehaussés d'énormes clous, protégeaient le domaine depuis toujours. Elle avança sur le sentier couvert de graviers ocres, tourna légèrement à gauche, et se retrouva dans une large cour pavée qui permettait d'accéder au perron dont les escaliers, à double révolution, conduisaient à une terrasse...

Comme d'habitude, un frisson de plaisir l'envahit ; elle se dirigea vers un banc de pierre et s'assit, savourant le spectacle. Assise sur le banc, Anaïs ne se lassait pas d'admirer la façade

de la maison familiale qui, bâtie depuis des lustres, semblait ne pas avoir subi les outrages du temps. Il est vrai que toutes les générations des Montsagame avaient tenu à la maintenir digne - en hommage aux ancêtres qui, au fil des ans, l'avaient modelée au gré de la mode royale de leur époque -, et à réparer toute plaie due aux événements dramatiques ou à l'usure temporelle. Les tuiles couleur brique du toit, imbriquées comme des écailles de poissons, resplendissaient, sous la caresse des premiers rayons de soleil ; elles étaient jalousement surveillées, et celles, à peine fêlées ou effritées, étaient aussitôt remplacées. C'était une poterie de la région qui s'en chargeait, utilisant le mode d'emploi ancestral, récupéré par hasard...

La façade était agrémentée de quatre fenêtres à meneaux, très simples, qui contrastaient avec les lucarnes finement et richement sculptées. La lourde porte cochère en bois ciré, bien que massive, paraissait pourtant légère, grâce à de fines colonnes torsadées qui s'enchevêtraient en un tissage savamment orchestré. Plus simples étaient les chambres du premier étage. Le dernier côté du quadrilatère, qu'Anaïs ne voyait pas, était

pourvu de deux larges portes fenêtres donnant accès à un perron d'où partaient des marches, en pente douce, vers le magnifique jardin à la Française, dont les massifs, les parterres et les allées, parsemées de dalles blanches, invitaient à la promenade.

Anaïs adorait ce moment de plaisir et de communion avec sa maison. Elle ferma les yeux pour imaginer les lambris des grandes pièces, simples ou sculptés, les plafonds aux lourdes poutres, peintes ou vernies, l'immense cheminée du salon dont la hotte en pierre ocre du pays arborait le blason de la Famille aux deux lances croisées, encadrant une fleur de lys, témoin des faits d'armes glorieux des aïeux, longuement narrés dans les archives de la bibliothèque du manoir...

Brusquement, un aboiement joyeux et deux pattes se posant sur son manteau la ramenèrent à la réalité :

— Eh bien, Rex, tu m'as replongée au 21ème siècle !...

Elle caressa le berger allemand qui lui léchait la main .

— Rex !... N'embête pas Anaïs !... Au pied !

— Allons, Paul ! Ne gronde pas Rex. Il est poli, il me dit bonjour.

— Salut, Marraine !...

Un grand gaillard de trente ans se pencha sur Anaïs et l'embrassa...

— Tu as terminé ta promenade... Le printemps arrive... Tu as remarqué que toutes les fenêtres sont grandes ouvertes. Dès demain, les équipes communales commenceront le grand nettoyage de printemps. La « belle endormie » va faire sa cure de rajeunissement...

— J'en aurais besoin, moi aussi, Paul !...

— Tu plaisantes ! Tu es toujours aussi jeune !...

Anaïs s'esclaffa... :

— Flatteur !... Mais j'accepte ce compliment... Alors, tu ne vas pas chômer avec toute cette surveillance !

— Mais... c'est mon boulot, marraine, et je l'aime !...Et je n'oublie pas que, dans deux jours, je t'emmènerai à ton pèlerinage ! Tu rentres ?... Veux-tu que je te raccompagne ?

— Non mais, dis-moi...Tu crois que je suis décrépète... Chenapan !...

Paul éclata d'un rire sonore... Il siffla Rex et partit d'un pas rapide.

Anaïs le suivit du regard et prit une allée qui s'amorçait sous la frondaison d'énormes résineux.

Paul était le fils cadet du régisseur du domaine. Les Courtois étaient régisseurs de génération en génération. Anaïs avait pratiquement grandi avec Pierre Courtois, le grand-père de Paul...

Une ombre passa sur son visage... Pierre était mort deux ans auparavant, rejoignant son épouse Marie... Son évocation l'attristait...

Lentement, Anaïs reprit le cours de sa promenade, inspirant profondément l'air légèrement frais mais déjà porteur de quelques fragrances qui auguraient d'un renouveau. Elle tourna la tête, et sourit : du soleil montant, la roseraie semblait capter tous ses rayons, pour briller d'un éclat tout particulier, bénéfique à la beauté de ses pensionnaires, les roses, collection sublime créée par son arrière grand-père, et qui perdurait encore, grâce aux soins amoureux du jardinier... Anaïs hésita à s'y rendre... Elle irait plutôt demain, avec lui, choisir les deux bouquets qu'elle désirait pour les visites espérées par Paul. Elle continua donc son chemin, mais hésita encore... Tournerait-elle, à droite, vers la maison du régisseur Courtois, où elle bavarderait avec Mariette, la mère de Paul, ou à gauche, pour se rendre chez elle ? Elle choisit la deuxième solution... En effet le manoir, dont l'ouverture aux visiteurs était imminente, engendrait beaucoup de travail... Tout le monde était sur le pont, en particulier Mariette, qui tenait à la réputation de sa table d'hôte qu'elle préparait avec goût et une énergie et une minutie qui frôlaient la perfection.

Anaïs choisit donc le sentier habituel, à gauche... De toute manière, Mariette lui apporterait le repas de midi et la soupe du soir. C'est elle qui avait décidé de s'occuper ainsi d'Anaïs, quand celle-ci n'avait plus voulu habiter le manoir, trop grand, trop empli de fantômes du passé. Mariette avait tranché : - « C'est cela...ou alors j'ouvre une auberge, au village- » avait-elle proposé. Anaïs n'avait pas mis longtemps à accepter.

Tout au bout du sentier de terre, bordé d'arbustes, impeccablement taillés, le « chez-soi » d'Anaïs apparut. Et comme de coutume, elle prit le temps de le détailler, les yeux brillants d'un plaisir contenu...

Dans un véritable écrin de verdure, se détachait un pavillon qui, sans l'étage, était, en miniature, la réplique du manoir. Ancien hangar agricole, Anaïs l'avait rénové, à sa manière. Seuls les murs étaient d'origine, puisque construits en même temps que le manoir... Les fenêtres, le toit en briques et la porte avaient été façonnés par des artisans du pays... Anaïs ouvrit la lourde porte... entra dans un corridor avec un placard de bois, renfermant habits

et accessoires de sortie, et une porte vitrée aux épais carreaux en verre coloré... Anaïs se débarrassa de ses veste, chapeau et gants, et ouvrit le panneau vitré... Les rares visiteurs qu'elle recevait étaient toujours subjugués par le spectacle, et un peu désorientés...Trois parties semblaient avoir été construites dans un même rectangle. De part et d'autre, deux murs en rétrécissaient la surface, mais deux portes en bois ciré laissaient supposer qu'elles donnaient accès à quatre pièces éclairées par des fenêtres-baies avec vue à l'extérieur...

Et cela se révélait exact, avec, à gauche, la chambre d'Anaïs et la salle de bains, à droite une petite cuisine et un bureau bibliothèque. Le centre était partagé par une cheminée dont l'âtre chauffait les deux côtés, respectivement de la salle à manger et du salon, avec fauteuils et canapés de style Louis XIII- le tout éclairé, de jour, par une grande baie donnant sur un minuscule jardin, et, le soir, par des lustres, en verre de bohème, aux lourdes pendeloques finement sculptées.

Anaïs avait tout conçu et en avait suivi les

travaux avec enthousiasme.

Cette réalisation avait coûté cher, mais l'ouverture du domaine aux visites guidées et le contrat avec la Commune et les Domaines de France avaient permis cela, et tous les protagonistes en étaient enchantés.

Les meubles, les tentures, la vaisselle, tout provenait du manoir... des objets parfois oubliés dans le vaste grenier et dont Anaïs avait reconstitué la provenance et l'histoire. Elle s'approcha d'un petit meuble en bois de rose qu'elle caressa avec respect. C'était son préféré...

Vers onze heures, le carillon de la porte annonça l'arrivée de Mariette, portant un panier recouvert d'un torchon blanc. Mariette embrassa la vieille dame...

— Bonjour, Anaïs ! Paul m'a dit que vous étiez en pleine forme !...

Elle ouvrit la porte de la cuisine, tout en expliquant :

— Je suis un peu en avance, mais le plat ne sera qu'à réchauffer ; vous m'en direz des nouvelles... Des haricots blancs de Pont l'Abbé et une tranche de gigot ; il y a aussi une part de flan au chocolat. Je mets la soupe au frigo, pour ce soir, et je place le pain sur la table. Il vous reste des fruits... J'ai un boulot monstre, et je ne pourrai pas venir, ou peut-être seulement dans la soirée...

Anaïs l'écoutait, souriante, puis elle l'interrompit :

— Merci, Mariette. Ce sera parfait. Comment va la future maman ?

— Bien. Elle est têtue, elle ne veut pas se reposer... C'est que je ne voudrais pas qu'elle le perde... Cela fait trois ans qu'on attend le petit-fils.

— Ou la petite fille... -ajouta Anaïs-, histoire de taquiner Mariette.

— Ben oui, mais moi, je préférerais un gars !... Au fait, Émeline demande si elle peut venir passer un moment avec vous ?

— Avec plaisir ! -répondit Anaïs, enthousiaste- Nous irons ainsi à la roseraie ensemble...

Le panier vide, -tout étant rangé-, Mariette embrassa de nouveau Anaïs et s'en alla alertement. Anaïs soupira :

— Elle a une énergie !... et entêtée, en plus !...

Anaïs lui avait en effet, maintes fois, demandé de la tutoyer...

— Ah non !... -avait décrété la jeune femme-, vous êtes la maîtresse, et moi je vous dois le respect. C'est ainsi !

Elle avait quand même accepté de l'appeler « Anaïs » et non pas « Mademoiselle ».

Anaïs aimait beaucoup Mariette. Avec Jean Courtois, elle formait un couple très uni, et leurs deux garçons, Luc et Paul, les comblaient. Pour Mademoiselle de Montsagame, bien seule depuis le départ de son neveu, Nicolas, ils étaient sa seule famille.

Vers 15 heures, Émeline vint chercher Anaïs, et toutes deux, bras dessus bras dessous, cheminèrent vers la roseraie tout en bavardant. Émile, le jardinier, les attendait.

Il enleva son béret et ses gants :

— Bonjour, Mademoiselle. Paul m'avait averti.

— Bonjour, Émile- répondit Anaïs, alors qu'Émeline embrassait le vieil homme qui, bien qu'habitué à la spontanéité de la jeune femme, bredouilla... :

— Comment va le bébé ?...

Il n'attendit pas la réponse et précéda les deux visiteuses. La salle était immense : trois murs, avec de hautes baies vitrées à demi ouvertes, par où pénétrait l'air printanier chargé des effluves que certains rosiers exhalaient en permanence... Des pots en céramique marron occupaient le centre, alors que les trois côtés étaient ceinturés de jardinières blanches, garnies, elles aussi, de roses. Quand la saison battait son plein, la féerie des couleurs et des parfums fascinait les visiteurs... Sur le

quatrième mur, sortant directement de la terre, deux rosiers grimpants le tapissaient entièrement. Les branches savamment coupées n’empiétaient nullement sur deux formes anachroniques : une stèle de marbre rose et une plaque de marbre blanc, toutes les deux, porteuses d’inscriptions...

Émile entreprit de cueillir les roses choisies par Anaïs pour ses deux futures visites. Émeline passait d’un rosier à l’autre, en humant le parfum et caressant légèrement le velouté des pétales...

C’est alors qu’elle vit Anaïs se diriger vers les deux marbres...Elle attendit que la vieille dame eût fini son recueillement, seule avec ses souvenirs...La stèle portait les noms des défunts Montsagame dont la liste s’arrêtait en 1914. La plaque portait douze noms, avec les âges respectifs et l’inscription « morts pour la France libre, le 28 mars 1943 »... Quant Anaïs eut repris le chemin de la sortie, Émeline s’approcha d’elle, lui prit le bras, et toutes les deux, après avoir salué Émile, repartirent vers la maison. Émeline ne parlait pas, attendant

qu'Anaïs se remît de son émotion et rompît elle-même le silence... :

— La saison s'annonce magnifique ! Émile est un artiste .

— Oh, oui !...Dites, est-ce que je pourrai lui demander de m'enseigner son savoir-faire, quand j'aurai eu mon bébé...Je pourrais l'aider, et peut-être... le remplacer à sa retraite...

Le ton d'Émeline était empreint de timidité et d'espoir...

— Oui ! Je suis sûre qu'il en sera ravi. Je lui en glisserai l'idée... mais je ne prononcerai pas le mot « retraite »... Il en ferait une attaque...

Émeline éclata de rire et s'enhardit :

— Vous savez, Anaïs, je connais l'histoire des deux « monuments »... mais ce ne sont que des bribes, car les anciens ont le sens de la mesure et le respect d'autrui, alors ils restent évasifs, dans leurs propos...

— Si je comprends bien ton message, -interrompt Anaïs- comme je fais partie des anciens, tu me demandes de te raconter

l'histoire... c'est bien cela ?

— Je ne voulais pas vous ennuyer, excusez-moi !

— Taratata !... -plaisanta gentiment Anaïs-
C'est ton statut de future maman qui t'a donné
ce courage...

Elle leva la main pour arrêter Émeline
qui avait réagi et s'apprêtait à s'excuser de
nouveau...

— Eh bien, je suis ravie !... Personne ne
m'interroge jamais,, et pourtant, je suis férue de
tout ce qui touche à Montsagame . Écoute-moi,
nous allons rentrer, tu vas nous préparer un
bon thé chaud, avec les croquets aux amandes
de Mariette, et j'aurai un immense plaisir à te
raconter l'historique de la plaque.

Émeline lui lâcha le bras, applaudit de joie,
puis toutes les deux accélérèrent le pas.

Après avoir averti Mariette qu'elle restait avec Anaïs, à la grande satisfaction de celle-ci, qui avait précisé : - « au moins, tu te reposeras », Émeline craqua une allumette qui enflamma le bois sec, dans la cheminée... Elle avait préparé thé et gâteaux que toutes deux dégustèrent en silence... Émeline scrutait Anaïs dont le regard semblait ailleurs... Elle respecta ce long moment... puis la voix d'Anaïs, calme mais légèrement altérée, expliqua lentement :

— La plaque de marbre porte les noms de résistants. Cela, tu le sais, car tous étaient originaires des environs... Mais, transportons-nous en 1943... A cette époque, la France était occupée par l'ennemi allemand, et la résistance était très active... Dès le début de la guerre, mon père s'était porté volontaire pour reprendre son rang dans l'armée. Quand il fut rappelé par l'État Major, il décida de fermer le manoir et nous emmena, en voiture, ma mère, ma sœur Rosen, âgée de cinq ans, et moi-même, âgée de deux ans, chez une cousine maternelle qui possédait une bastide dans le sud de la France. Il laissa la gentilhommière entre les mains du régisseur Courtois, l'arrière grand-père de ton mari...

Après la défaite, il regagna Londres, pour servir dans les forces libres. Il nous savait en sécurité, même si notre mère, de santé délicate, l'inquiétait. Le château -comme l'appelaient les villageois- avait été réquisitionné pour le général allemand, commandant notre région, qui en avait une profonde admiration et qu'il protégea de tout vandalisme. Il avait ainsi refusé que ses caves fussent utilisées pour les basses œuvres de la Gestapo, qu'il avait reléguée dans un hangar situé au fin fond du domaine et que mon père fit raser complètement, à son retour...

Tel en était le décor avant que la roseraie ne prît naissance. Son emplacement était celui de la chapelle personnelle des Montsagame depuis des lustres. Celle-ci était reliée à la maison par une sorte de corridor couvert, à l'abri de la pluie, et fermé par une lourde porte en bois. Cette chapelle était aussi le lieu où reposaient les maîtres des Montsagame, dans une crypte creusée sous l'autel...C 'est en 1914 que le dernier défunt y fut enterré. Ensuite ce fut dans le caveau familial qui, comme tu le sais, se trouve au cimetière communal.

Anaïs interrompit sa narration... Émeline

lui resservit une tasse de thé, ainsi qu'à elle-même. Son visage était tendu ; elle fixait la vieille dame, impatiente d'entendre la suite du récit qui la captivait...

Après un bref instant de recueillement, Anaïs ouvrit les yeux et reprit :

— Un soir, en 1943, un groupe de résistants avait reçu l'ordre d'attaquer le manoir, pour faire diversion, afin de permettre à un autre groupe de libérer deux chefs de la Résistance locale. Aidé par l'abbé qui officiait dans la chapelle pour les obsèques, baptêmes et grandes fêtes catholiques, les résistants étaient planqués dans la crypte, attendant le moment propice de l'attaque, mais malheureusement, un traître (ou un innocent soumis à la torture) «avait parlé»... Les soldats allemands attaquèrent, les résistants défendirent chèrement leur peau, mais leurs efforts furent vains... L'ordre fut alors donné d'incendier la chapelle... Les grenades incendiaires lancées dans la crypte ne leur laissèrent aucune chance. Ce fut un carnage... tous les cercueils brûlés... et douze morts, dont le prêtre et un jeune homme de seize ans...

A cette évocation, Anaïs ferma les yeux un

instant, puis reprit :

— A la libération, à son retour au château, mon père fit raser le tout et racler la terre de la crypte qu'il conserva dans un fosse commune. Les cendres de ces hommes, dont l'idéal commun avait été le salut de La France, étaient ainsi réunies et protégées à jamais... Une dalle y fut scellée et deux stèles posées : l'une avec la lignée des Montsagame, et l'autre, la plaque des résistants . Celle-ci a une énorme valeur... c'était celle de l'autel de la chapelle brûlée, qui avait résisté au feu sacrilège. C'est le régisseur Courtois qui l'avait déterrée et cachée... C'est ici que mon père a créé la roseraie qui honore ainsi ceux qui ont donné leur vie.

Anaïs s'arrêta, perdue dans ses pensées... Émeline avait les yeux pleins de larmes. Elle se leva et embrassa la septuagénaire...

— Merci !... -lui confia-t-elle- C'est une magnifique histoire !

— Merci, Émeline. Revivre le passé nous rajeunit plutôt que le contraire... Aussi, n'hésite pas à me poser des questions. Ainsi je n'emporterai pas mes secrets dans la tombe.

— Je vous adore.- dit Émeline en l’embrassant de nouveau -

N’oubliez pas votre dîner !

— Tu sais, petite... Je crois que je vais bien dormir, ce soir.

La porte se ferma doucement. Anaïs se leva et se dirigea vers la cuisine. Elle était satisfaite. Lentement le feu s’éteignait ; ni Anaïs ni Émeline ne l’avaient alimenté.

Le 4/4 filait sur la route. A l’intérieur, Anaïs et Paul discutaient de tout et de rien. Paul était enthousiaste en envisageant la nouvelle saison, riche des visites guidées du château. Le calendrier était déjà bien pourvu. Paul

fourmillait d'idées et profitait de ce temps libre pour les soumettre à sa marraine qui en était ravie, d'autant plus que très souvent, elle était d'accord avec lui...

— Nous ne sommes pas loin du calvaire-remarqua Paul, tout en ralentissant -... Émeline était enchantée de votre conversation d'hier soir ; elle était très émue aussi. C'est vrai que les parents nous ont appris le respect du passé des gens, qui ont, eux seuls, le droit de raconter ou non leur vie...

— Oui, c'est vrai !...Émeline est adorable, et j'aime bien sa spontanéité... Tiens, voilà le tournant... Cette histoire de calvaire, en rapport avec une autre Anaïs de Montsagame, lui plaira encore plus...

Le 4/4 tourna, roula un kilomètre environ sur un chemin de terre en piteux état, puis il stoppa devant un grand socle de granite d'où s'élevait une croix en fer forgé qui portait les stigmates des saisons écoulées...

— Il faudra songer à la changer - dit tout bas Anaïs -...

Au pied de la croix, un panneau de marbre blanc indiquait, en lettres gothiques : « A cet emplacement, se trouvait le cimetière du couvent des Ursulines, détruit en 1900 par le feu »...Paul prit le bras d'Anaïs et l'y accompagna, puis il retourna chercher le bouquet de roses, un mélange de blanc et de rose clair. Il se retira en arrière, laissant Anaïs à sa méditation...

Dès qu'elle amorça son départ, il se précipita pour lui saisir le bras...

— Je peux encore marcher- plaisanta Anaïs en lui souriant.

— Oh !... Attention, tu as vu les fondrières... tu risques de tomber... Je suis responsable de toi...

— Bien, chevalier servant... En route pour notre deuxième pèlerinage... Dire qu'ils sont morts tous les deux, le même jour, à plus de cent cinquante ans de différence !... Comme le temps passe !...

— C'est tout à ton honneur d'y penser encore -remarqua Paul, tout en embrayant le 4/4 -...

A quelques kilomètres de là, le village de Bris Le Château s'annonçait et la pancarte «cimetièrre» apparut...Paul en prit la direction...

Le temps était maussade, peut-être en harmonie avec les pensées d'Anaïs. De nouveau Paul aida la vieille dame à descendre, tout en s'emparant du deuxième bouquet de roses rouge carmin... Cette fois, c'était un très grand caveau, au fronton duquel on pouvait lire : « Famille de Servin »... Sur les côtés, les noms et les dates des défunts s'égreuaient... Anaïs fit le tour du caveau pour se recueillir face au nom de « Louis de Servin 1935-1960, mort pour la France dans les Aurés- Algérie »... Paul avait mis les roses dans un gros pot de céramique, placé juste en bas de l'inscription. Il laissa sa marraine avec ses souvenirs et déambula dans les allées, tout en la surveillant...

Le voyage du retour vers Montsagame fut d'abord silencieux... Paul savait seulement que

Louis de Servin était le fiancé d'Anaïs et qu'il était militaire de carrière...

Il avait été tué dans le département de Constantine, en Algérie Française... Puis la conversation repartit sur la proposition alléchante d'un metteur en scène qui sollicitait un tournage, pour un film au château... Anaïs était assez emballée à cette idée, Paul plus dubitatif...Tous deux ne virent pas le temps passer .
